

Il flotte tout autour un parfum cuivré, électrique. Sous mes pieds, la bande noire. Des millions d'années étalées là, arrachées à de lointaines entrailles, exhibées en une seule traînée obscène. Je m'accroupis en balancier sur les talons. Les doigts usés jouent dans les gravillons. Des ongles noircis s'agitent. De petits dieux crasseux, de perle et de corne, qui aligneraient des comètes de basalte. Dans mon dos, le vent palpite. Une bourrasque, puis une autre, et l'air se dilue comme une chose visqueuse faite d'huile et de nerfs. Mes tripes se contractent encore. Ça sort sur l'asphalte en clapotis, chaud et mou et puant. Ça restera là, dans l'odeur des passages, et ils ne pourront pas s'en servir pour me suivre.

Je me redresse, les mains nouées autour du pantalon souillé. Dans le fossé poussent une poignée de plantes sauvages, écrasées entre la répugnante croûte noire et les résines de la forêt. Pulmonaires. Millepertuis. Bardanes. Je m'étonne que mes vestiges sachent encore donner des noms. Je grimace. Des fissures se rouvrent. La piqûre, le goût ferreux du sang. J'aspire. Je passe une langue

curieuse sur les brisures. Quelque part, je sais qu'il ne faudrait pas, mais ce n'est plus très grave, maintenant. Au-dessus, il y a comme un silence du firmament. Mon regard se lève au moment où le ciel s'éventre. L'orage gronde sur le Plateau. Énième chien de garde gueulard à la porte de l'automne.

Crépitements. Cela vient subitement, avec toute la conviction que les nuages mourants peuvent y mettre. La pluie fait claquer son fouet tiède sur le goudron bouillant. Je crache. Il n'y a plus que cela à dompter. Des chemins convenus qui voudraient apprivoiser la sphère du monde. Mordre le sol comme les liens d'un bagnard. Je fais quelques pas mal assurés. Un autre spasme. Mes boyaux stridulants gargouillent. Je me courbe encore. Mes doigts farfouillent avec la fermeture du futaal.

La crispation m'enveloppe, mais, au même instant, il y a la caresse des gouttes. Elles se logent dans les lambeaux de chemise, s'infiltrant et coulent, fraîches et amicales sur ma nuque brûlée. Les cieux tonnent et la pluie murmure. Des promesses. Un jour, ils arracheront l'asphalte. Un jour, ils l'emporteront dans les abysses marins, et tout le reste aussi. Un sourire, qui saigne d'apaisement, qui naît d'abord dans mon cœur avant d'éclore en craquements douloureux. Les contractions s'espacent, puis s'arrêtent, sous les barrissements prophétiques de l'orage.

Je ne sais plus depuis combien de temps je marche. Dix, douze jours, peut-être davantage. J'avance si lentement. Ces derniers temps, j'ai beaucoup pensé aux Anciens. Ces terres que je traverse sont habitées de leur mémoire. Sous l'humus que je foule et sous les routes des hommes, après les vers et les pneus fossiles, les os des Lémovices pourrissent. Oubliés. Leurs histoires ne se disent plus. Leurs chants noyés dans le silence, puis immolés dans la cacophonie des siècles. L'eau et le feu. La pluie et la foudre. Le grand cercle, ainsi que les choses ont toujours été.

Je soupire.

Un éclair vociférant strie le ciel enflé.

Il faut repartir.

La pioche gît au fossé, dans le ru que la pluie nourrit. Je m'empare de ses formes familières, un peu brusquement, comme j'ai pu parfois saisir le corps d'une femme. Je la soupèse. Lourde. Égale. Sans concession. Elle sait rappeler à ceux qui s'en servent à quel prix on manie le fer. Elle sait mordre les mains, courber les échine et briser les reins. On ne creuse pas le passé sans y trouver des échardes et de la souffrance. On ne retourne rien qui ne sache planter ses dents dans la chair du présent et lui parler d'ampoules et de sueur et de sang. J'étreins le manche taché avant d'escalader la butte. Au loin, derrière les

grondements, je crois distinguer une vibration familière. Mes mains fouillent les épines humides à la recherche d'une prise.

Il était temps que nous quittions le goudron.

*

J'avance entre les arbres dégoulinants sur le lit d'aiguilles brunes. La pluie tapote un staccato rapide, jeux liquides dans les frondaisons. Mes pas sont devenus légers et précautionneux depuis que les coutures d'une basket ont lâché, vers le sixième ou septième soir. J'étais trop pressé. Je vois maintenant mon erreur. Je paye pour ma précipitation. J'ai rafistolé la chaussure avec un fil de nylon bleu et j'en ai ceint mon front pour me rappeler la patience. Cela prendra du temps, le temps qu'il faudra, et il ne faut plus que je force. Je dois m'économiser, sans quoi, à la fin, il ne me restera plus rien à leur donner.

Je sursaute. Les halètements du cabot enflent près de moi. Je ne sais pas comment, mais j'avais réussi à l'oublier. Ou bien c'est lui qui s'était mis de côté, le temps de l'asphalte. Ses formes noires en volutes d'ombre se glissent au travers des bois ruisselants. Le cabot m'apporte une branche brisée, une offrande pour m'aider à mieux marcher. Le cabot ne veut pas comprendre que je suis au moins aussi brisé que sa branche. Le cabot préfère folâtrer

autour de moi et fouiller dans les ronciers pour y débusquer la couleur.

Nous poursuivons notre route, le cabot, la pioche et moi, tout droit devant, au travers de la colline boisée. La pente se durcit peu à peu, m'arrache des efforts que je ne pensais pas pouvoir fournir. Il y a du granit sur ce flanc-ci, des blocs entiers, parfois énormes, qu'il me faut contourner. J'arrive au sommet sous l'averse, tandis que, quelque part à gauche, le soleil décline. D'ici, je peux voir plus loin, au-delà du ciel qui s'effondre et entre les arbres. Si je me retourne, il y a la route parcourue. Les bocages minuscules, des poignées de maisons bleuies par le voile de pluie, perdues au milieu des conifères et des chênes. Des vallons désormais lointains, mais tellement proches à la fois, et un horizon offert. Ouvert sur quelque chose d'ancien et de vert qui attend sagement que la balafre humaine guérisse. Qui attend de pouvoir retourner à ses systoles millénaires.

Alors que j'embrasse le panorama, il vient un moment où le monde semble soupirer, et où la pluie s'arrête aussi rapidement qu'elle était arrivée. L'orage se glisse vers le nord-ouest et la Marche creusoise. Dans son sillage traîne un ciel gris et esseulé que la flamboyance du soleil couchant ne parvient pas à réconforter entièrement. Avec le soir qui arrive en embuscade, le froid vient s'enrouler en moi tandis qu'en contrebas, la forêt fume comme un incendie. Je suis trempé jusqu'aux os, délavé comme une racine

de rivière. Je vais devoir faire du feu. Ça ne m'enchanté pas, et ça n'enchanté pas le cabot. Nous préférons l'ombre et l'humus à la fumée brûlante. Nous nous sommes déjà suffisamment brûlés.

J'erre entre les sapins impeccablement alignés, à la recherche d'un peu de désordre. Une combe, un tronc mort, n'importe quoi qui ne se dresse pas en rangées vers le ciel. L'odeur de la résine humide m'imprègne. Le cabot hilare se régale de mes pas croustillants. J'explore l'échine de la colline, rampant entre les arbres comme un parasite mouillé, lorsque la pétarade des moteurs éclate quelque part en dessous. Des quads noirs filent sur un chemin de glaise, de l'autre côté du versant. Je suis à l'abri, ici. Ils ne viendront pas.

À force de vagabondages, je finis par tomber sur un tas de bûches instables, tronçonnées depuis longtemps, abandonnées au bord d'un sentier à gibier. La bûche pourrissante qui les recouvre se délite entre mes mains. Je pose la pioche. Le cabot en effleure le manche, puis s'en va danser sa danse du soir, tout en cercles et vibrations silencieuses. Je me détourne de ses pitreries pour dégager la bûche. Les bûches serviront pour la nuit. Mes mains saignent à nouveau, mais je reviens avec une brassée de petit bois.

Encore des choses mortes à brûler.

J'ai découvert que le briquet était dans mon pantalon, il y a six jours de ça, qu'il était là depuis le début. Ça m'avait

interrogé. Comme je ne clope plus depuis longtemps, j'ai dû le prendre par réflexe, quand je suis parti. Les brindilles miaulent et crissent, je me crame les doigts à plusieurs reprises sur la petite pierre hexagonale avant que ça ne parte pour de bon.

Je tousse. Les flammes jaillissent, la fumée aussi, épaisse et blanche comme la barbe du vent. Il ne faudra pas que je tarde, demain. Il ne faudra pas que je traîne.

Le sac à dos fait partie de moi désormais, à tel point que je l'oublie souvent, un peu comme le cabot. Je m'en déleste près du feu. La bouteille d'eau est presque vide quand je la porte à mes lèvres entaillées. L'étiquette s'est arrachée au dernier étang. Il faudra la remplir demain matin. Il faudra que je croise un ruisseau, mais l'eau ne manque pas, ici. Plateau des mille sources. Plateau des mille souches. Plateau des mille souffles. Le cabot approuve ma poésie. Sinue au rythme des flammes comme un feu d'artifice erratique. Il voudrait se repaître de l'univers entier, mais il n'a qu'un seul monde pour lui.

*

Nuit.

Je pose quelques bûches vermoulues dans le brasier et j'ôte enfin les vêtements humides qui m'étreignent

la peau. La chemise à carreaux a souffert des épines, au début, et une des manches ne tient plus à grand-chose. Le pantalon, c'est un peu mieux, du bon tissu de travail, rêche et épais. Le bas est maculé et le caleçon croûté de merde. Je renifle, j'hésite, j'offre finalement le sous-vêtement au feu. L'élastique distendu s'agite et se tord comme un ténia qui grille. Lorsque le pantalon et la chemise sont installés sur le tas de bois, nu comme un ver, je m'enroule dans les replis fragiles de la bâche. Je m'absorbe dans la palpitation des braises.

Des bruissements. La forêt tangue tout autour, comme pour étouffer le cercle de lumière. Le manichéisme des choses sauvages. Sans compromis, sans subtilités, tout en actes, brutes et binaires. Quelque part, un renard glapit son mécontentement. Ils ne veulent pas voir que ce feu est le moindre mal. Ils ne veulent pas savoir de quel côté je suis. Ils ne veulent pas endurer mes blasphèmes de primate, même un peu, même si ça ne durera plus très longtemps.

Je contemple le sursaut des flammes qui tangent doucement et ravivent la mémoire en jeux d'ombres, sur des frontières que je croyais perdues.

Je me souviens du feu de notre première rencontre. Mes pensées dérivent et la frôlent. Je me souviens de quelle manière je l'avais trouvée belle, sainement, avec facilité. Ses sourires, ses gestes. Tout ce qu'elle avait voulu montrer. Était-ce un samedi ? Un dimanche ? Pourquoi le décompte des jours comptait-il tellement moins, alors qu'on en faisait tellement plus ?

C'était une fête, chez des amis, à l'époque où ce mot-là était encore vivant et vrai. Avant l'inévitable dérive des individualités. Vingt années ont coulé depuis, sans que personne ne se pardonne vraiment l'exode. La plupart se sont rendus coupables, pourtant. De laisser-faire et de mutations apathiques.

Il y avait un feu de joie, ce soir-là. De la viande grillée, de la vraie viande de campagne, avec un vrai goût de pâture, qui n'aurait pas su ce que c'était, de la cellophane. Une vie à la broche, oui, mais une vie bien vécue et prise de la bonne manière. Des gens. De la musique et des chants. De la bière brassée maison. Et cette flambée immense, en nous et hors de nous, qui luisait au-dedans et en dehors, sur les visages. Toutes

les luxuriances en une seule seconde. Des florilèges, au bout des doigts.

Je ne sais pas exactement ce que nous avons vu, l'un dans l'autre, ni ce que nous avons reconnu près de ce feu-là. Un désir d'être admis ou aimés pour ce que nous étions, peut-être. Une férocité de jeunesse qui se moquait de la mort. Qui dévorait la vie jusqu'au trognon, à pleines dents et sans jamais hésiter, ni céder devant rien. L'arrogance de nos certitudes qui se ressemblaient suffisamment. Une passion commune pour ce qui était beau et juste et libre.

Cela nous était tombé dessus, à cet instant de nos vies où nous nourrissions encore l'illusion de la pureté. Ça n'existait pas, bien sûr, la pureté. Chacun de nos gestes naissait déjà des équations dont on était issus, autant que n'importe qui d'autre. Mais il y avait l'illusion de la page blanche. Une ignorance un peu naïve – et somme toute salvatrice – des trajectoires et des poids qu'on traînait sans le savoir. Nous étions des porteurs asymptotiques. Notre peau ne marquait pas encore les scarifications. Nos corps encore vierges du terrible écrasement.

On s'était embrassés, ce soir-là, il y a vingt ans. Un peu ivres et un peu fous, on avait mêlé nos salives. On avait échangé ce qu'il fallait de mots pour justifier de recommencer. Elle avait les dents blanches et les canines

pointues, et le goût de cannabis et de sucre de canne. Il n'y avait pas eu d'autre étreinte que nos phalanges entrecroisées, perdues sous les regards entendus et les rires complices des copines.

S'entre-dévorer. Se fondre en un ailleurs qui n'était pas soi.

Nous avons veillé ensemble.

Puis le feu était mort. L'ivresse passée. Nos mains ne s'étaient pas quittées. Les autres dormaient encore, ou baisaient au réveil dans des lits de fortune. Nos mains ne s'étaient pas quittées. Le soleil avait inondé le monde, le bourdonnement avait repris, mais le monde, à cet instant, n'était plus qu'un tronc rugueux et inconfortable, celui où nous étions installés. La lumière avait fait fondre tous les artifices de la nuit, pour ne laisser que l'haleine chargée, les voix rauques, les cheveux gras et l'envie de chier.

Nos mains ne s'étaient pas quittées. Nous nous étions regardés, avons pensé endurer ces cernes qui naissaient sur l'autre, lorsqu'elles seraient là pour de bon.

« Je crois que je suis amoureuse », avait-elle murmuré.

J'avais souri.

C'était aussi simple que ça.